

ANNIVERSAIRE DU 8 DÉCEMBRE 1852.

Revue de la Presse Lyonnaise.

Les Lyonnais ont rendu hier à la protectrice de leur cité un hommage non moins éclatant que celui de l'année dernière. La fête de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge et l'anniversaire de l'érection de la statue de Notre-Dame-de-Fourvière ont été célébrés, le matin, par une affluence considérable de fidèles dans les églises, et principalement à la chapelle de Fourvière; le soir, par une illumination générale et spontanée.

Il y a huit jours à peine, quelques personnes ayant à cœur de rappeler par un modeste reflet le souvenir de la mémorable soirée du 8 décembre 1852, gravé à jamais dans le cœur de tous nos concitoyens, conçurent le dessein d'éclairer de quelques feux le clocher qui supporte l'image vénérée. Leur projet, goûté de tous ceux à qui ils en firent part, reçut la bienveillante approbation de S. E. le Cardinal Archevêque, et en peu de jours ils furent mis à même de le réaliser.

Mais un épais brouillard enveloppait la ville entière, et la veille même de la manifestation projetée, il était d'une telle force que les personnes qui circulaient dans les rues se voyaient à peine à dix pas. Cette circonstance n'était pas regardée comme un obstacle, et une naïve assurance que le brouillard se leverait à temps, présidait à tous les préparatifs que l'on faisait à Fourvière.

Le brouillard s'est en effet levé; à cinq heures, les premières illuminations commençaient à s'allumer. A six heures, le clocher paraissait tout en feu. A ce signal, les fenêtres s'illuminent de toutes parts, et, comme l'année dernière, les quais, les places et les rues les plus étroites, comme les plus larges, présentent bientôt le spectacle d'un immense embrasement.

Tout cela s'opère sans organisation, sans bruit, et comme par enchantement. La maison des R. P. Jésuites se couvre de gracieux arabesques lumineux; les autres maisons du coteau de Fourvière rivalisent dans le goût et l'éclat de leur décoration. De toutes parts surgissent des emblèmes, des chiffres et de pieuses devises. Celle qui se fait remarquer entre toutes, est une colossale inscription en lettres de feu qui couvre entièrement l'une des façades de la maison du palais royal, et qui rappelle en ces termes l'objet de cette fête incomparable: *Maria sine labe concepta*.

Mais les illuminations les plus brillantes ne sont pas celles des quartiers opulents. Nous avons parcouru les humbles quartiers de St-George et de St-Paul, et nous avons vu avec une profonde émotion une foule de fenêtres sur lesquelles étaient déposées par de pieuses mains une ou deux petites lumières, décrochées, pour quelques heures, du métier qu'elles éclairaient tous les soirs.

Les églises de la ville, le palais archiépiscopal, la Préfecture, l'Hôtel-de-Ville, le Palais-de-Justice et les autres monuments publics s'associent avec empressement à la démonstration universelle de la population.

A huit heures, une foule immense circule sur les quais et les places, d'où l'on peut apercevoir la statue de la Vierge immaculée éclairée par des flammes du Bengale du plus bel effet, et resplendissant sur un trône de feu, au pied duquel on lit cette dédicace raillée par tous les cœurs: LYON A MARIE! Le bourdon de la cathédrale fait entendre sa voix si connue et si aimée, sans laquelle aucune de nos fêtes ne saurait être complète.

Rien ne peut rendre le spectacle imposant que présentait, en ce moment solennel, cette ville privilégiée de Marie, dont l'enthousiasme n'est pas de la nature de ceux qui passent éphémères comme la lueur des lampions, mais d'une nature forte et vivace, qui résiste à toutes les préoccupations, et se retrouve, un an après sa plus glorieuse explosion, toujours ardent, toujours unanime!

La fête de l'Immaculée-Conception devient vraiment la fête patronale de Lyon, et après une épreuve comme celle d'hier, il est permis d'espérer qu'elle sera chaque année dignement célébrée. La ville qui eut l'insigne honneur d'élever le premier autel consacré à cet auguste mystère, n'a-t-elle pas, plus qu'aucune autre, le droit de le chérir, de le défendre et de l'honorer? La ville qui est demeurée comme une île sacrée que le choléra a trois fois environnée sans pouvoir y pénétrer, n'a-t-elle pas le devoir de témoigner à sa divine protectrice une reconnaissance sans bornes? La ville qui garde dans ses annales, comme une date à jamais mémorable, le 8 décembre 1852, pourra-t-elle, à chaque anniversaire de ce beau jour, ne pas tressaillir d'un saint frémissement, et ne pas manifester ce sentiment indestructible par une explosion analogue à celle dont nous avons été hier les heureux témoins?

Tout fait présager que le moment approche où le Saint Père, arrivé au terme de ses longues et graves informations, fort des témoignages de a tradition et de l'affirmation de tous les évé-

ques du monde, se rendant aux vœux ardents des fidèles, prononcera du haut de la chaire de Saint-Pierre la vérité de la pieuse croyance de l'Immaculée-Conception, et l'érigera en dogme de foi.

Puisse les illuminations de Lyon être un présentiment de ce grand événement, et une figure de la lumière et de la vie nouvelle qu'il répandra sur le monde. J. Blanchon.

Hier, vers quatre heures et demie, au moment où les dernières clartés d'un jour brumeux venaient de disparaître, on a vu poindre à quelques fenêtres des rues écartées de notre ville les premiers feux de l'illumination de la soirée. Cette impatience que faisait suffisamment comprendre et que rendait si légitime le désir de raviver le beau et touchant souvenir des fêtes du 8 décembre 1852, a donné le signal et l'élan à la population de notre ville, et à sept heures elle était toute resplendissante de feux de couleur.

Il est pourtant à regretter qu'un certain nombre de personnes se soient trop pressées. L'on voyait dans tous les quartiers des lignes qui s'enflammaient déjà avant cinq heures, et qui s'éteignaient vers huit heures et demie, alors que la plus grande partie des illuminations brillaient du plus vif éclat, et que les ouvriers sortaient en foule de leurs ateliers.

Dès cinq heures, la foule s'est mise en mouvement et a commencé à descendre les rampes qui desservent les collines dont la ville est ceinte, à circuler dans nos rues et sur nos places, et à se porter surtout vers les quais de la Saône.

Cependant le brouillard était encore lourd et bas; le clocher de Fourvière, que l'on se hâtait de couvrir de lanternes d'un magique effet, se dégageait à grand'peine d'un voile de vapeurs grisâtres et épaisses qui ternissait aussi l'éclat de l'illumination de la ville, qui s'achevait avec précipitation.

A six heures et demie, la scène a changé d'aspect. Cédant à un léger vent du nord, le brouillard s'est élevé assez pour permettre à la foule qui grossissait de minute en minute, de jouir de toute la splendeur du spectacle donné par la piété lyonnaise.

Les divers étages du clocher de Fourvière étaient accusés par des rangées de lanternes que l'on avait multipliées à l'étage supérieur de manière à le couvrir en entier et à dessiner les formes capricieuses de son architecture. Le socle de la statue était devenu une couronne de feu; la tour de l'Observatoire en avait été également garnie de la base au sommet. A droite et à gauche de la chapelle, les pieux asiles qui l'avoisinent étaient retracés dans leurs formes ordinaires par des myriades de lampions. La colline elle-même en était constellée. A mi-coteau, sur les bâtiments du Dépôt-de-Mendicité, planait une croix magnifique.

Sur le chœur de la chapelle, on lisait l'inscription gigantesque:

LYON A MARIE.

M. Bossan, architecte, avait présidé à l'arrangement de ces somptueuses décorations.

L'Antiquaille, les Frères de la Doctrine Chrétienne, la providence Caille, les diverses maisons religieuses et d'éducation, établies sur toute l'étendue de la montagne sainte, avaient richement éclairé leurs innombrables fenêtres et leurs terrasses.

Sur les quais de la Saône, l'animation était extraordinaire, l'effet de l'illumination ravissant. Partout des emblèmes, des devises, des chiffres et des noms de Marie; partout des verres de couleur, des guirlandes de lampions, des lanternes vénitienne aux nuances variées. La rose mystique, les M couronnées, se dessinaient en verres qui imitaient autant que possible les teintes naturelles des fleurs et des pierreries.

Des guirlandes formaient le couronnement de l'abside de la cathédrale; la façade et les petites tours qui la flanquent en portaient également. Après avoir embrassé l'admirable aspect de l' amphithéâtre des quais, l'œil allait s'arrêter sur les grandes lignes de la terrasse et des maisons occupées par les prêtres missionnaires du diocèse.

La place Bellecour produisait un très bel effet. Aux façades du Rhône et de la Saône, on allumait de temps en temps des flammes du Bengale devant des madones richement ornées.

Quand on pénétrait dans les rues et sur les places secondaires, l'effet n'était pas moindre; les plus étroites, les plus obscures, celles qui brillent le moins par leur apparence de richesse et d'élegance, frappaient davantage, en général, par le nombre et l'éclat de leurs lumières. Comme l'année passée, beaucoup de passages et de cours en étaient pourvus, et l'on y admirait parfois des transparents et des emblèmes parfaitement conçus. Des oriflammes bleus pavoisaient un bon nombre de fenêtres. Au pied des madones qui protègent et décorent les maisons, on avait dressé des corbeilles de fleurs et de flammes pittoresquement mélangées.

La plupart de nos églises, la Préfecture, l'Hôtel-de-Ville et les autres édifices publics, les maisons religieuses, plusieurs casernes, un très

grand nombre de boutiques et de cafés, avaient reçu des décorations d'un éclatant effet et souvent d'une disposition ingénieuse.

Du haut de la colline de Fourvière, le regard, en plongeant sur les plaines de la Guillotière et des Brotteaux, sur les quartiers de Vaise, de Serin et de la Croix-Rousse, apercevait partout comme un reflet de l'illumination du centre de la ville, et de lointaines lumières qui témoignaient de la reconnaissance de ceux qui les avaient disposées en l'honneur de la Protectrice de Lyon.

De six à sept heures, des bombes et des fusées, lancées de l'Observatoire, retombaient sur la ville en pluie de feu. A sept heures et demie, le bourdon de la Cathédrale est mis en branle, et une flamme du Bengale rouge, inonde la statue dorée de reflets éblouissants. La foule devient plus compacte; les magasins et les ateliers livrent à la circulation publique de nouvelles masses de peuple, et sur certains points elle est assez pénible, sans que le calme et l'ordre soient pourtant troublés nulle part. Partout l'allégresse et la satisfaction; point de confusion, point de cohue qui empêche de s'y livrer avec abandon.

A 7 heures 1/2 et à 8 heures 1/2, il est parti deux ballons de la maison des frères; l'un portait un éclatant faisceau de lumières blanches, l'autre de lumières rouges. Ces deux étoiles resplendissantes de clarté ont pris leur course dans la direction du clocher comme pour saluer la statue qui le surmonte, et après s'être élancées rapidement vers le midi, elles se sont perdues dans les profondes vapeurs de l'horizon, pour porter à d'autres lieux l'heureuse nouvelle de la joie qui inondait la ville de Lyon.

A de courts intervalles, des flammes du Bengale et des fusées partaient du sommet de l'Observatoire. L'effet de ces flammes était magique; les reflets des lanternes du clocher en faisaient autant de perles blanches, composant un diadème d'une richesse inouïe.

Dans les quartiers populeux et peu favorisés de la fortune, chez les ménages où les ressources présentes ne permettaient pas de faire davantage, un seul lampion brillait modestement à chaque fenêtre: hommage simple et touchant que l'on remarquait avec bonheur.

A 10 heures, les lampions de la ville commençaient à s'éteindre peu à peu; mais le clocher était encore dans toute la majesté de son éclat; entre onze heures et minuit ses lignes et ses feux ont perdu de leur pureté et se sont confondus peu à peu avec l'obscurité de la nuit. Cependant, fort longtemps après, ses rayons affaiblis perçaient encore la profondeur des ténèbres.

Nous ne pouvons dire, comme il y a un an, que pas un étage n'est resté sombre, que pas un ménage n'a négligé ou refusé de prendre part au mouvement général du peuple lyonnais; les simples anniversaires ne sont jamais aussi solennels que la fête. Mais lorsqu'on voit l'enthousiasme religieux de notre ville laisser des souvenirs aussi durables, et produire des manifestations aussi imposantes que celle d'hier, il est permis de croire, sans orgueil et sans exagération d'amour-propre local, qu'il est inspiré par des sentiments solides et sérieux, tels qu'on en trouve rarement ailleurs; qu'il a sa cause et son principe, non pas dans l'imagination, non pas dans l'exaltation du moment, mais bien dans une foi robuste et une reconnaissance profonde et sincère pour les bienfaits dont nous sommes redevables à la Mère de Dieu. Chaque maison illuminée rendait hommage à la religion; chaque flamme qui brûlait était une vive expression de gratitude pour quelque faveur de la Providence. On voit par là tout ce que la manifestation d'hier avait de beau et de solennel dans sa fantastique ordonnance qui se servait des yeux pour parler aux cœurs. Th. Mayery.

LYON A MARIE.

Nous exprimions hier le doute que notre population lyonnaise pût se montrer fidèle à son précédent de 1852 et célébrer, par l'illumination qu'elle avait projetée, cet anniversaire du 8 décembre, cette fête de l'Immaculée Conception, à laquelle notre ville apporte une dévotion si particulière, et qui, nulle part, n'est honorée comme à Lyon. Nous oublions que rien n'est impossible au zèle de la cité catholique par excellence, qu'elle ne connaît point d'obstacles quand il s'agit de témoigner de sa reconnaissance et de sa foi, et par un invincible élan elle a donné à nos prévisions un éclatant et bien admirable démenti.

Dès cinq heures, quelques fenêtres se sont éclairées, et en peu d'instants, comme par l'effet d'une trainée de poudre ou d'une étincelle électrique, toutes les fenêtres se sont enflammées, toutes les façades se sont pavoisées de feux d'un bout de la ville à l'autre. On eût dit que la baguette d'une fée touchait nos édifices et les changeait en autant de palais ardents. C'était mieux que la baguette d'une fée, c'était la piété lyonnaise qui opérât cette transformation et nous donnait ce magnifique spectacle qu'on ne pouvait admirer assez, mais qu'il est encore bien plus difficile de raconter.

Eclairée au moyen d'un système habilement conçu et qu'un succès complet a couronné, la chapelle de Fourvières dressait dans l'espace la flèche pittoresque de son clocher aux fines dentelures, visible comme en plein jour, — phare lumineux et d'une

incomparable poésie, qui, de la sainte colline, faisait resplendir au loin la gloire de la mère de Dieu et élevait vers le ciel cette inscription bien simple, mais rayonnante, mais expressive:

LYON A MARIE!

De minute en minute, des feux aux couleurs variées, allumés alternativement au sommet du sanctuaire et au sommet de l'Observatoire qui le touche, venaient éclairer la statue de la madone et teindre en pourpre la brume qui, chassée de la terre par ces feux multipliés, ne sachant où fuir, où se réfugier, se laissait de plus en plus refouler vers les espaces supérieurs. L'effet de ces flammes aériennes était magique: c'était au firmament, pendant quelques secondes, comme une fugitive aurore boréale.

A sept heures et demie, tandis que le bourdon de la métropole remplissait l'air de sa voix solennelle, interprète des sentiments de tout un peuple honorant sa puissante protectrice, — un ballon parti de la maison des Lazaristes, au-dessus du Change, s'est rapidement élevé dans les airs, globe de feu qu'on eût dit envoyé près du ciel, chargé d'une mission terrestre. Du moins, celui-là, il était salué par des acclamations unanimes et qui étaient sans mélange de tristesse et d'angoisses. Loin de porter dans ses flancs le désespoir et la mort, c'était un messager de vie et d'amour, et plus sa course devait être prolongée, plus loin il devait porter la bonne nouvelle de l'allégresse lyonnaise.

L'abside de la cathédrale était ceinte d'une diadème lumineux du plus majestueux effet. De tous côtés, sur le coteau de Fourvières, à Saint-Irénée, à Sainte-Foy, sur le plateau des Chartreux et de la Croix-Rousse, des établissements religieux, des maisons d'éducation brûlaient des feux de bengale qui coloraient le ciel des teintes les plus bizarres. Sur la place Bellecour, dans la rue Centrale et ailleurs, des particuliers enflammaient des pièces du même genre sur leurs balcons. Sur les places, les enfants, partageant la joie générale, faisaient éclater des pièces d'artifice. Partout, le même élan et les mêmes transports.

La plupart des édifices publics étaient illuminés. L'Hôtel-de-Ville, celui de la préfecture, l'Hôtel-Dieu, le Palais-de-Justice s'étaient entourés d'une ceinture de feu. Seul, le palais Saint-Pierre est demeuré plongé dans les ténèbres, et nous nous en sommes étonné et nous avouons que nous avons peine à nous expliquer cet oubli. Ne semble-t-il pas que le temple dédié aux beaux arts, devait bien, lui aussi, un hommage à la Vierge qui lui a valu tant de chefs-d'œuvre, tant de belles et sublimes inspirations?

Quant à décrire l'effet des illuminations de la ville entière, nous y renonçons. C'était comme un embrasement universel. Rien surtout ne peut donner une idée de l'éblouissant aspect qu'offraient la place Louis-le-Grand, et cet immense fer à cheval dessiné par les deux quais de la Saône. Partout des lampions, des verres de couleur, des guirlandes de bees de gaz, des inscriptions, des emblèmes, des oriflammes, des petites chapelles disposées avec un art admirable. Aux angles des édifices, des niches dédiées à la Vierge étaient ornées avec un soin tout spécial et qui s'épuisait en combinaisons ingénieuses. Au nombre des particuliers qui avaient illuminé, on remarquait des citoyens appartenant notoirement au culte israélite, et cette démonstration imprévue touchait et charnait tout le monde. Du moins, les enfants de ceux qui furent le peuple juif, s'ils méconnaissent le titre le plus auguste de la mère de Dieu, honorent en elle cette Marie pleine de grâces, que Dieu fit naître dans leur nation!

Une foule considérable couvrait les quais de la Saône et avait peine à se frayer un passage dans les rues. On peut dire que toute la population était sur pied. Dès avant sept heures, nombre de magasins s'étaient fermés, les ouvriers avaient quitté leur travail et étaient accourus à ce merveilleux spectacle de toute une ville s'éclairant comme par enchantement. Chacun, après avoir pieusement disposé son hommage: le riche sur le balcon de son hôtel, le pauvre sur la fenêtre de sa mansarde, était descendu dans la rue pour prendre sa part de la fête générale.

Assurément, la démonstration faite l'année dernière à pareille époque n'avait rien laissé à désirer, sa spontanéité surtout lui avait donné une immense valeur. Mais cette fois on s'était averti et encouragé à l'avance, on avait pu prendre ses mesures, les moyens matériels de faire éclater leur zèle pieux n'avaient pas manqué aux habitants; aussi l'illumination d'hier était-elle plus éblouissante, plus complète encore que celle de 1852. Si le brouillard lui a nuï, personne ne s'en est aperçu, ces millions de lumières qui le pénétraient de toutes parts l'ont forcé à battre en retraite; et, d'ailleurs, n'avait-il pas, la veille, épuisé toutes ses colères, comme s'il avait deviné que le lendemain il ne pouvait y avoir place pour lui et qu'il succomberait dans sa lutte avec l'enthousiasme de la cité!

Au reste, Lyon avait plus que jamais des motifs pour honorer hier sa patronne. Lyon est convaincu que c'est à son intercession qu'il doit d'être préservé d'un terrible fléau. Ce n'est pas au moment où s'avance vers nous ce redoutable ennemi, que le pieux dévouement des Lyonnais pouvait se ralentir, et leur gratitude ne pas redoubler de vivacité et d'élan. D'autres calamités d'ailleurs sont à nos portes: la disette, la guerre font entendre leurs menaces, et Lyon a pensé que, pour conjurer tant de revers, il ne pouvait trop implorer cette reine du ciel qui, du haut de la colline sainte, étend sur lui sa main protectrice et lui a déjà valu de si nombreuses et si éclatantes faveurs.

C'est pourquoi nous avons voulu que le récit de ce mémorable hommage occupât la première place dans ce journal. Comme nous ne savons rien, parmi les événements de la politique ou du monde des affaires, qui vaille ce grand spectacle de tout un peuple agenouillé aux pieds de Dieu, l'invoquant et le remerciant, nous l'avons fait passer avant tout le



reste, et nous ne pouvons trouver aujourd'hui un plus beau titre d'article que celui qui faisait briller hier aux yeux de deux cent mille témoins, l'inscription de la chapelle de Fourvières :

A MARIE LA VILLE DE LYON!

— David. (Salut public.)

L'étranger qui serait arrivé hier dans notre ville, et qui, sans transition aucune, eût été transporté sur l'un des quais de la rive gauche de la Saône, en face du coteau de Fourvières, eût pu se croire dans un véritable monde fantastique, dont aucune description ne saurait donner une idée.

A l'occasion de l'anniversaire de l'inauguration de la statue de la Vierge qui couronne ce sanctuaire et des préparatifs annoncés par la commission du monument, une illumination générale a eu lieu. Dès six heures du soir, les lampions commençaient à briller à quelques fenêtres isolées et dans toutes les rues de la ville; et des clartés indéfinies s'allumaient sur toutes les hauteurs et perçaient l'épaisseur du brouillard, qui en atténuait la vivacité sans les éteindre. Bientôt le clocher tout entier s'est illuminé, et des guirlandes de feu en ont complètement dessiné l'architecture.

La chapelle, qui depuis huit jours était restée invisible, même en plein jour, pour notre population, a paru alors toute resplendissante de cette parure nouvelle. Les autres édifices, la plupart religieux, qui couronnent le coteau, et en particulier la maison des jésuites, se sont également illuminés et décorés de festons étincelants, et bientôt la ville tout entière, et surtout les deux quais de la Saône, et nos deux collines dessinaient de toute part et à toutes les hauteurs des lignes enflammées, dont l'effet était d'autant plus saisissant que la profonde obscurité qui régnait en ce moment ne permettait pas d'apercevoir la plupart des édifices auxquels elles se rattachaient, et qu'elles semblaient suspendues au milieu des ténèbres par une main invisible.

Sur les deux quais de la Saône, depuis le cours Napoléon jusqu'au port Neuville, des traits de feu s'élevaient tantôt par fragments brisés, tantôt en longue ligne horizontale, depuis le bateau à laver jusqu'aux étages supérieurs des maisons, et de ceux-ci s'échelonnaient, comme les gradins d'un amphithéâtre aérien, jusqu'au sommet de ces hauteurs.

Ces innombrables clartés scintillantes se reflétaient à la fois dans les eaux qui paraissaient embrasées, et sur la brume du ciel qui en était rouge comme par la lueur d'un incendie.

Le coup-d'œil était surtout magique au débouché du pont du Change, d'où l'œil embrassait le cirque immense formé par le contour de la rivière et d'où il découvrait à la fois le coteau de Fourvières, celui des Chartreux, la chapelle de la Vierge, l'Observatoire, la maison des jésuites, la terrasse de l'école des sourds-muets, le bâtiment des Frères de la Doctrine chrétienne et les déclivités de la montagne où se lisait, tracée en lettres de feu, cette inscription : *Lyon à Marie.*

L'intérieur de la ville, les autres quais et les

places publiques, notamment celle de Bellecour, rivalisaient avec les quais de la Saône, sinon comme effet d'ensemble, au moins comme profusion de lumières, de transparents, de devises, d'emblèmes, etc. Les édifices civils luttaient avec les édifices religieux tous brillamment illuminés, et les habitations particulières moins favorisées par les dispositions architecturales, avaient fait assaut d'efforts pour se mettre à l'unisson de cette grande manifestation religieuse.

L'Hôtel-de-Ville, celui de la Préfecture, celui de la division militaire, le Palais-de-Justice, l'Hôtel-Dieu, la Charité étalaient de doubles et triples cordons de feu, comme dans les grandes solennités publiques; et les façades des églises, ordinairement étrangères à ces démonstrations profanes, s'étaient parées, pour cette circonstance, d'une éblouissante décoration.

Vers sept heures et demie l'illumination avait atteint son plus haut point d'universalité et d'intensité. Plus brillamment éclairé que tout le reste, le clocher de Fourvières s'élevait comme un phare lumineux au milieu de la profonde obscurité d'une atmosphère brumeuse.

Quelques flammes du Bengale blanches et rouges, allumées sur la terrasse de l'observatoire, ont alors produit un magique effet en éclairant le corps même du monument et la coupole, et en amortissant l'éclat des points lumineux qui paraissaient comme une décoration de pierreries dans laquelle les parties solides de l'édifice étaient comme enchâssées.

Renouvelé plusieurs fois, ce spectacle a ravi d'admiration la foule innombrable qui circulait ou stationnait sur la rive gauche de la Saône. Il a été comme le bouquet de cette fête religieuse dont Lyon gardera le souvenir, et qui a frappé d'une sorte de stupéfaction les étrangers qui avouent n'avoir jamais vu nulle part rien qui pût être comparé à cette illumination féérique.

(Courrier de Lyon.)

Beaujeu ce 9 décembre 1853.

A Monsieur le rédacteur de la Gazette de Lyon. La ville de Beaujeu a voulu s'unir à son tour, le soir du 8 décembre, à la nouvelle manifestation des Lyonnais en l'honneur de leur auguste Patronne. Il est à regretter seulement que l'orage qui s'est élevé dans la soirée ait empêché, au moins en partie, l'illumination projetée. On attendait un signal donné du haut du clocher de l'église de Beaujeu, qu'une guirlande de feu devait couronner. L'orage a, sans doute, mis un obstacle au projet. Malgré ce contre-temps, on remarquait un grand nombre de maisons illuminées. Les maisons religieuses surtout s'étaient distinguées par l'éclat et le bon goût de leurs illuminations : l'hôpital, le couvent des Dames Ursulines et celui des Religieuses de la Ste-Famille. Devant ce dernier établissement les passants contemplaient avec plaisir de nombreuses chapelles resplendissantes de lumières et de fleurs en même temps qu'ils écoutaient avec bonheur de pieux cantiques chantés avec autant de goût que de piété. Tous paraissent regretter que le fâcheux état du temps n'ait pas permis tout l'éclat et la splendeur de cette fête de nuit. Nous aimons

à croire que Beaujeu n'a envoyé à Marie que les prémices de son tribut de reconnaissance et de filiale affection, et qu'elle attend une autre circonstance pour rendre le ciel et la terre témoins de toute sa piété et de toute sa dévotion envers elle. On doit élever prochainement au cœur du Beaujolais, sur les sommets de la montagne de Brouilly une chapelle à la Ste-Vierge. Ce sera, sans doute, l'occasion, au jour de la bénédiction de la chapelle, d'offrir le spectacle d'une de ces fêtes religieuses et populaires que les populations donnent depuis quelques années avec tant d'empressement et que le ciel bénit avec tant de joie. Veuillez agréer, etc.

L'abbé X. MICHELARD.

La plupart des communes qui avoisinent notre ville ont pris part à la fête d'avant-hier par de belles illuminations. Les villages des bords de la Saône, au-dessus de Lyon, avaient illuminé. Partout l'anniversaire a eu ce cachet à la fois religieux et populaire qui caractérise les fêtes chrétiennes.

Hier, le sujet de toutes les conversations était la manifestation de la veille, dont l'éclat et la spontanéité ont profondément ému les étrangers de passage à Lyon, et qui ne s'attendaient nullement à être témoins d'un spectacle aussi grandiose. Beaucoup avaient voulu s'unir à l'allégresse générale, et se montrer un instant Lyonnais par les sentiments religieux et l'effusion du cœur : ils avaient fait illuminer leurs croisées dans les hôtels où ils étaient descendus.

La place St-Jean et ses abords étaient ruisselantes de lumières ingénieusement disposées. Les élèves du petit séminaire s'étaient groupés sur la terrasse qui domine la porte d'entrée, et faisaient entendre, en l'honneur de la sainte Vierge, des chants dont l'entraînement se communiquait à la foule qui s'était amoncélée sur la place, à tel point que la circulation devenait par moment assez difficile.

Les demoiselles du pensionnat du Sacré-Cœur de la rue de Boissat, avaient dressé une riche chapelle dans leur cour qui donne sur la rue de l' Arsenal, et elles chantaient devant d'harmonieux cantiques.

Dans la plupart des asiles religieux où la jeunesse est recueillie et élevée, les mêmes manifestations religieuses avaient lieu avec un admirable entrain. Les Providence et les couvents, même les plus humbles et les plus pauvres, brillaient par des décorations, quelquefois d'une ordonnance et d'un aspect ravissants.

L'éclairage que la Compagnie du gaz avait placé au-devant de ses bureaux, sur le quai St-Antoine, et qui n'avait pu réussir il y a un an, à cause du vent, captivait les regards de la foule qui stationnait en face. C'était un A et un M entre deux palmes, au-dessus d'une ligne de feu. Quoique très simple, cette disposition du gaz était d'un magique effet.

Près du pont de Nemours, au-dessus d'une maison excessivement élevée, une étoile apparaissait en traits lumineux et attirait l'attention générale.

La Croix-Rousse, les quartiers d'au-delà du

Rhône et de la Saône, ne le cédaient pas, malgré leur éloignement, au centre de la cité. Dans toutes les directions, à tous les étages, on voyait quelque témoignage de l'empressement apporté par tout le monde à prendre part aux joies de la cité.

La paroisse de Sainte-Foy-ey-Lyon s'est associée à la pieuse démonstration des Lyonnais comme elle l'avait fait déjà l'année dernière. Les habitants de cette colline voisine de celle de Fourvière s'empressaient d'illuminer leurs maisons, et se rendaient en foule sur les lieux d'où ils pouvaient jouir du spectacle imposant que la grande ville présentait à leurs pieds.

Le faubourg de St-Just se faisait remarquer par le nombre et l'éclat de ses illuminations; elles se prolongeaient jusqu'à Champvert.

L'immense maison Brunet, au bas de la Croix-Rousse, avait toutes ses fenêtres bordées de lampions; et un très beau soleil dardait ses rayons au milieu de la façade.

Les habitants de cette maison se souvenaient de ce qu'ils doivent à la Vierge de Fourvières; le tableau qu'ils ont déposé dans ce sanctuaire le leur rappellera toujours.

En un mot, nous écrivons, cette nuit du 8 décembre 1853 sera encore une preuve éclatante de la dévotion unanime des Lyonnais envers la Sainte Vierge, de la confiance que chaque famille nourrit au foyer domestique, à la veille des épreuves qui menacent l'Europe.

Avons-nous assez admiré cette spontanéité d'illumination, qui, la veille et plusieurs jours auparavant, devait être jugée impraticable à cause des brouillards qui interceptaient complètement la clarté des reverberères?

Nous avons parcouru la ville et éprouvé un bonheur inexplicable, en voyant ces millions de lumières qui rivalisaient de symétrie et de clarté; ces innombrables statues de la Vierge protectrice suspendues au milieu des feux de sa gloire.

Nous n'avons pu en lire une sans être ému d'une sympathie profonde. Dans une rue peu passagère, une draperie de deuil recouvrait entièrement un balcon. Sur le fond de cette draperie des lampes, placées derrière, faisaient ressortir en lettres blanches, cet autre titre de Marie : *Consolatrix afflictorum.*

Quand les réjouissances du peuple sont dirigées vers le ciel, alors tous les cœurs y prennent part. Ceux-mêmes qui sont plongés dans la tristesse se mêlent à ces démonstrations avec leurs inscriptions particulières.

Que Dieu vous console ! que la mère de douleur vous console ! avons-nous dit en passant, vous qui êtes peut-être une veuve éplorée ! vous qui peut-être avez perdu une épouse fidèle, qui faites les délices de votre vie ! vous qui êtes peut-être de petits enfants devenus orphelins ! Qui que vous soyez, que Marie vous console car vous l'avez mérité !

Le gérant, HONNORAT.

LYON, IMPRIMERIE DE J. B. PELAGAUD.